135

La
Demoiselle
Majeure.
764.

SCÈNE XX.

LA DEMOISELLE MAJEURE,

764.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin et Laurencin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 AVRIL 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ATHÉNAIS BOISJOLIN.	Mlle Brohan.	OCTAVE DE RONVILLE, jeune avocat (18 à 20 ans.)	M. Fradelle.
BOISJOLIN, son oncle.	M. Amant.	CÉCILE RIVEL, jeune personne.	Mlle Eugénie.
VERDELET, propriétaire..	M. Bardou.		

La scène se passe chez Mme Rivel, tenant un hôtel garni aux eaux de Bourbonne.

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène ; le premier à gauche du spectateur.

Le théâtre représente un salon. Au fond, une porte et deux croisées donnant sur un jardin. Au premier plan, à droite un placard ; au deuxième, une porte. A gauche, premier plan, une table : dessus, papier, encre, plume ; au deuxième, une autre porte.

SCENE PREMIERE.

CÉCILE ; *puis* BOISJOLIN.

Au lever du rideau, Cécile frappe à la porte à gauche.

CÉCILE.

Elle ne répond pas !... elle est sortie sans doute. (*Apercevant Boisjolin.*) Ah ! monsieur Boisjolin...

BOISJOLIN, *entrant par le fond sans la voir.*

Non !... c'est fini !... je ne peux plus y tenir !... Athénaïs ne s'aperçoit pas de tout ce que je souffre.

Il se jette dans un fauteuil à droite.

CÉCILE.

Bonjour, monsieur Boisjolin.

BOISJOLIN.

Ah ! bonjour, mademoiselle Cécile !

CÉCILE.

Vous paraissez bien fatigué.

BOISJOLIN.

Si je le suis ! faire deux lieues avant le déjeuner

pour aller voir une cascade... Il faut que ça finisse... et certainement je ne resterai pas vingt-quatre heures de plus ici.

CÉCILE.

Vous voulez partir ?... déjà ?... il y a quinze jours à peine que vous êtes arrivé.

BOISJOLIN.

C'est beaucoup trop; j'aurais mieux fait de ne jamais venir aux eaux de Bourbonne; avec ça que je suis obligé d'en boire pour me donner une contenance, et ça ne me donne que des maux d'estomac... mais j'en ai assez.

Il se lève.

CÉCILE.

Quel dommage!... moi qui ne vois personne... qui vis seule auprès de ma mère! la société de Mme Boisjolin m'était si agréable... je commençais à m'y accoutumer... tous les matins, quand elle ne sort pas, je viens causer avec elle... je lui raconte mes petites affaires...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Elle a toute ma confiance,
Et je lui dois plus d'un conseil prudent;
Elle est si bonne, elle a tant d'indulgence,
Son accueil est si bienveillant.
Oui, sa bonté, par la grâce embellie,
Sait sur les cœurs conquérir tant de droits,
Qu'en la voyant pour la première fois
On croit retrouver une amie.
J'ai cru retrouver une amie!

BOISJOLIN.

Vous n'êtes pas la seule; il y a ici une foule de jeunes gens qui la trouvent fort aimable... et moi, je suis là, comme un imbécile... sans compter les bals, les promenades, les cavalcades, auxquels je suis exposé. Hier encore ils m'ont fait monter à cheval, un cheval dont on me vantait le caractère, et qui m'a emporté à la façon de Mazeppa.

CÉCILE.

Vous ne savez peut-être pas monter.

BOISJOLIN.

Non, j'y monte fort mal; mais, en revanche, j'en descends avec une facilité... Vous sentez bien que ma position n'est pas tenable; et puisque vous voilà, mademoiselle, priez votre maman de me donner la note de ce que je lui dois pour le loyer de son appartement.

CÉCILE.

C'est donc bien décidé, monsieur Boisjolin ?

BOISJOLIN.

Oh! tout-à-fait; nous partirons ce soir.

CÉCILE.

Puisque vous le voulez, j'y vais, mais ça me fait bien de la peine.

Elle sort à droite.

SCENE II.

BOISJOLIN, *seul.*

Voyez un peu si Athénaïs viendra... elle ne s'occupe pas plus de moi.. (*Allant au fond.*) La voilà encore au milieu d'une troupe d'écervelés... elle sourit à tout le monde... cela finirait mal... Allons, bon! voilà M. Octave et M. Verdelet qui viennent avec elle.

SCENE III.

BOISJOLIN, VERDELET, ATHÉNAIS, OCTAVE.

TOUS.

AIR *du Serment.*

Doux instans, destin flatteur,
Au plaisir tout nous invite,
Et le temps passe trop vite
Dans ce séjour enchanteur.

ATHÉNAIS.

Quelle ravissante promenade!... l'air du matin... le lever du soleil... je ne suis pas fatiguée du tout...

BOISJOLIN.

Moi! c'est différent; je suis rompu, et je meurs de faim.

ATHÉNAIS.

Ah! monsieur Boisjolin, vous vous plaignez toujours.

OCTAVE.

Après le déjeuner, je pourrai vous conduire à l'ermitage; c'est un endroit charmant.

ATHÉNAIS.

Oh! oui, un ermitage, ça doit être fort joli.

VERDELET.

J'aurai l'honneur de faire observer à madame que son mari, M. Boisjolin, tombe de lassitude.

BOISJOLIN.

C'est vrai!

VERDELET.

Et moi, qui suis un peu médecin, je lui conseille d'y faire attention.

ATHÉNAIS.

Vous vous trompez, monsieur Verdelet, l'exercice lui est expressément recommandé.

VERDELET.

J'ajouterai que le chemin de l'ermitage où M. Octave se propose de vous conduire est furieusement périlleux... des ravins... des précipices!... beaucoup de précipices!

ATHÉNAIS.

Tant mieux; des périls... des émotions... c'est un plaisir de plus.

VERDELET.

Il est vrai que madame ne craint pas le danger; j'ai cru m'en apercevoir... mais M. Boisjolin...

OCTAVE.

Permettez... il y a une autre route; je viens tous les ans dans le pays, et je connais un sentier délicieux.

VERDELET.

Oui, oui, à travers la forêt... un petit sentier sombre, qui n'est pas non plus très-rassurant... pour M. Boisjolin.

OCTAVE, *à part.*

Maudit homme!...

VERDELET.

A son âge, un faux pas... et madame elle-même.

ATHÉNAIS.

Mais, monsieur, laissez donc parler mon mari.

BOISJOLIN, *passant entre Verdelet et Athénaïs.*

Eh bien, oui, je parlerai, et je déclare que je n'irai pas à cet ermitage... mais puisque tu aimes tant la promenade, tu seras satisfaite... nous partons ce soir.

OCTAVE, *à part.*

O ciel!

VERDELET, *à part.*

Ah!... comment, déjà!

ATHÉNAIS.

Ah çà, monsieur, est-ce une plaisanterie?

BOISJOLIN.

Non, non, rien n'est plus sérieux.

VERDELET.

Vous prenez là un parti fort sage; l'air de ce pays ne vous est pas bon... je suis un peu médecin... il faut prévenir les accidens.

ATHÉNAIS

Partir ainsi tout-à-coup, à l'improviste... allons donc, c'est impossible.

BOISJOLIN.

Ça sera cependant.

ATHÉNAIS.

Mais, monsieur, c'est une tyrannie, un abus d'autorité.

OCTAVE.

C'est vrai.

Il s'approche d'elle.

VERDELET.

Tenez bon!... tenez bon!

BOISJOLIN.

Athénaïs, plus d'observations; je le veux... ah! mais...

OCTAVE, *à part.*

Pauvre femme!... qu'elle est malheureuse!

VERDELET.

Puisque c'est décidé, je vous quitte, et je viendrai plus tard vous dire adieu.

OCTAVE.

Et moi, madame, je vous rapporterai l'album que vous avez eu la bonté de me prêter.

ATHÉNAIS.

Comme vous voudrez, monsieur Octave; mais nous ne sommes pas encore partis.

BOISJOLIN.

Ça ne tardera pas.

ATHÉNAIS.

D'ailleurs, messieurs, vous oubliez que ces dames vous attendent là-bas... Vous me ferez des ennemies... elles vont m'accuser d'enlèvement.

CÉCILE, *entrant et venant à la droite de Boisjolin.*

Monsieur Boisjolin, voici ce que vous m'avez demandé.

OCTAVE, *à part.*

Cécile!

BOISJOLIN.

Très-bien!

CÉCILE, *à part..*

M. Octave!... il ne me dit rien.

BOISJOLIN.

Je suis à vous dans l'instant... Messieurs, à l'avantage...

REPRISE, ENSEMBLE.

AIR *du Serment.*

Je dois céder à la prudence,
Et de ces lieux je dois partir...
Songez qu'ici sans résistance
A mes vœux il faut obéir.

Boisjolin sort à droite.

VERDELET.

J'approuve ici votre prudence,
Oui, de ces lieux il faut partir...
Tenez ferme!... et sans résistance
Bientôt on va vous obéir.

ATHÉNAIS, *à part.*

Il croit qu'ici sans résistance
Il va me forcer à partir...
Non! non!... mais gardons le silence,
Craignons surtout de nous trahir.

OCTAVE *et* CÉCILE.

Cachons ma peine et ma souffrance,
Hélas! elle va donc partir...
Il faut pourtant de la prudence,
Craignons surtout de nous trahir.

Ils sortent par le fond.

SCENE IV.

CÉCILE, ATHÉNAIS.

CÉCILE.

Eh bien! madame... vous allez donc nous quitter?

ATHÉNAIS.

C'est une idée de M. Boisjolin... mais j'espère bien le faire changer d'avis.

CÉCILE,

Ah! tâchez, n'est-ce pas?... car jamais je n'ai eu tant besoin de votre amitié... de vos conseils...

ATHÉNAIS.

En vérité!... pauvre petite... aurais-tu quelque chagrin?

CÉCILE.

Oh! oui, madame... un bien grand.

ATHÉNAIS.

Ah! mon Dieu!... parle vite...

CÉCILE.

Je crois qu'on veut me marier...

ATHÉNAIS.

Ce n'est que ça!... tu m'as fait une peur!... il y en a tant d'autres qui à ta place seraient enchantées...

CÉCILE.

Moi... c'est tout le contraire... j'aimerais mieux rester demoiselle toute ma vie...

ATHÉNAIS.

Ah! malheureuse enfant!... tu ne sais pas ce que c'est que d'être vieille fille.

CÉCILE.

C'est égal!... c'est moins dangereux que d'épouser monsieur Verdelet...

ATHÉNAIS.

M. Verdelet?... c'est lui qu'on te destine!...

CÉCILE.

Oui, madame, du moins je le crains... il faut vous dire que nous sommes un peu parens, et ma mère plaidait avec lui au sujet d'une succession.

ATHÉNAIS.

Entre parens c'est l'usage...

CÉCILE.

Il est venu à Bourbonne pour suivre le procès... et depuis son arrivée il n'en est plus question... on ne parle plus de plaider... mais c'est bien pis, on parle de mariage... ma mère appelle ça un traité de paix.

ATHÉNAIS.

Et tu préférerais la guerre?...

CÉCILE.

Jusqu'ici rien n'est décidé... M. Verdelet n'a pas encore fait la demande, mais je vois bien que ma mère la recevrait avec plaisir... parce qu'il est riche... qu'il a beaucoup de fortune... et plus tard, si on l'exige... si tout le monde est contre moi.

ATHÉNAIS.

Tu finiras par céder, car nous cédons toujours... et peut-être ne ferais-tu pas si mal... M. Verdelet t'inspire des préventions que je ne partage pas... il est assez bien pour un original.

CÉCILE.

Mais, madame, il a trente six ans... et je n'en ai que dix-sept...

ATHÉNAIS.

Oui... c'est une raison!... cependant, si tu n'en as pas d'autres.

CÉCILE.

Ah! dam!... voilà... c'est que j'en ai une autre... mais celle-là... personne ne la saura jamais...

ATHÉNAIS.

Personne!... excepté moi... ne suis-je pas ton amie, ta confidente?... et si je pouvais te rendre service...

CÉCILE.

Vous croyez?... au fait... c'est possible...

ATHÉNAIS.

Il s'agit sans doute d'une inclination... d'un beau jeune homme!

CÉCILE.

Oui, madame!... un ingrat!... un inconstant... mais je vais tout vous raconter... par exemple ce sera un peu long... un roman tout entier...

ATHÉNAIS.

Tant mieux!... j'adore les romans, et le nombre des volumes ne m'effraie pas.

CÉCILE.

Eh bien! vous saurez donc que l'année dernière...

SCENE V.

CÉCILE, BOISJOLIN, ATHÉNAIS.

BOISJOLIN.

Tenez, mademoiselle Cécile, donnez cela à votre maman...

Il lui remet un rouleau.

ATHÉNAIS.

Tout-à-l'heure, monsieur; vous venez nous interrompre au milieu d'une confidence...

BOISJOLIN.

J'en suis désolé... mais j'ai commandé le déjeuner... on va le servir... et ensuite il faudra songer à nos préparatifs de départ...

ATHÉNAIS.

Comment... vous y pensez encore?...

BOISJOLIN.

Certainement!... plus que jamais...

CÉCILE.

Je vais retrouver ma mère...

ATHÉNAIS.

Quel dommage!... Adieu, Cécile...

CÉCILE, *avec intention.*

Oh! non pas adieu!... je vous reverrai.

Elle sort à droite.

SCENE VI.

BOISJOLIN, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS.

Maintenant que nous sommes seuls, j'espère, mon oncle, que vous allez m'écouter.

BOISJOLIN.

Non, ma nièce... je n'écoute rien... je veux retourner chez moi, à Verdun, où j'ai mes habitudes, mon petit jardin, mes pantoufles et ma robe de chambre.

ATHÉNAIS.

Eh bien! mon oncle, vous y retournerez seul... car bien certainement je ne vous suivrai pas.

BOISJOLIN.

Par exemple, voilà qui est fort!... tu comptes sur ma bonhomie... parce que je fais toutes tes volontés; tu désirais voyager pour te distraire... nous sommes partis... mais à la fin il faut revenir chez soi... et je ne sais pas ce que tu as contre Verdun... c'est un endroit charmant... une ville célèbre par ses dragées...

ATHÉNAIS.

Oui, une ville où je péris d'ennui... où je serais morte de chagrin... une ville où mes amies, mes meilleures amies, viennent chaque jour me narguer, m'humilier en me présentant leurs maris... et ces maris sont presque tous des hommes dont je n'ai pas voulu...

BOISJOLIN.

Ah! voilà le mal... Il fallait te marier plus tôt, tu as refusé ce que nous avons de mieux à Verdun.

ATHÉNAIS.

Mais, mon oncle... c'est que le mieux de Verdun ne vaut rien... j'étais jolie, on le disait... j'avais de l'esprit, je le savais par comparaison... avec ça un peu romanesque, je rêvais une homme supérieur... est-ce ma faute si je ne l'ai pas trouvé?

BOISJOLIN.

Dam!... quand on est si difficile...

ATHÉNAIS.

Sans doute! j'ai eu tort!... et aujourd'hui mes prétentions sont moins élevées; je suis...

BOISJOLIN.

Oui... tu es majeure, tu vas avoir bientôt...

ATHÉNAIS, *vivement et regardant autour d'elle.*

Pas encore.

BOISJOLIN.

Eh bien! non... tu ne les as pas... tu ne les auras jamais... en attendant tu t'ennuies, tu t'impatientes.

ATHÉNAIS.

Ah! mon oncle!

BOISJOLIN.

Oui, tu t'impatientes, et à ta place, je prendrais mon parti, je resterais fille.

ATHÉNAIS.

Moi, rester fille!... oh! non, plutôt...

BOISJOLIN.

Plutôt quoi, mademoiselle?...

ATHÉNAIS.

Plutôt... vous épouser vous-même, mon oncle!

BOISJOLIN.

Ah! par exemple!

ATHÉNAIS.

Vous autres, hommes, vous pouvez rester garçons, vous en êtes quittes pour être heureux tout seuls... mais nous... nous qui cherchons le bonheur dans celui des autres... il nous faut un mari pour l'aimer, des enfans pour les gâter... oh! des enfans! c'est si gentil!... des filles surtout!... des demoiselles qu'on marie jeunes pour qu'elles soient heureuses... oh! vous verrez, mon oncle, vous verrez comme je serai bonne mère de famille.

BOISJOLIN.

Tu sens bien que je ne demande pas mieux!... je serais ravi de t'établir pour ton repos et pour le mien... Mais comment? de quelle manière?... ce n'est pas en voyageant, ce n'est pas à Bourbonne où tu nous as fait passer pour mari et femme, ce que je suis loin d'approuver.

ATHÉNAIS.

Cependant c'est de votre aveu... vous y avez consenti.

BOISJOLIN.

Oui, dans le premier moment... parce que je ne prévoyais pas...

ATHÉNAIS.

Ni moi non plus, je ne prévoyais rien; je voulais seulement ne pas être ici ce que j'étais à Verdun, une demoiselle majeure, une ci-devant jeune personne délaissée, abandonnée... voilà pourquoi je me suis abritée sous le mariage, car du moins une femme mariée n'est jamais ridicule.

BOISJOLIN.

Non, c'est le mari qui l'est.

ATHÉNAIS.

Et vous voyez que ça m'a réussi... je ne suis plus une vieille fille, je suis une jeune femme; j'ai trouvé l'eau de Jouvence. On aurait dédaigné Mlle Boisjolin, on fait la cour à madame, on m'offre des bouquets, on me fait danser; on m'entoure de soins et d'hommages, il me semble que je renais... ça m'a ranimée... je puis croire encore à l'amour, à tout ce qui charme la vie, et vous parlez déjà de m'ôter mon illusion. Ah! mon petit oncle, ce serait dommage.

BOISJOLIN.

Elle a une manière de présenter les choses! mais enfin où ça te mènera-t-il?

ATHÉNAIS.

Qui sait, mon oncle? parmi ces jeunes gens si empressés, il peut s'en trouver un par hasard...

BOISJOLIN.

Prends-y garde, tu joues gros jeu; ce n'est pas que j'aie la moindre inquiétude : tu es trop sage, tu as trop d'esprit pour courir aucun risque; mais ces jeunes gens qui te flattent, qui t'admirent, quand ils apprendront que tu es demoiselle...

ATHÉNAIS.

Ah! voilà ce que je crains; mais avant qu'ils ne l'apprennent, si j'en amenais un à m'aimer sincèrement.

BOISJOLIN.

Quelle idée!

ATHÉNAIS.

A m'aimer... quand même?

BOISJOLIN.

Oui, je conçois... pendant qu'ils ne se défient de rien, ce serait fort heureux pour toi, et pour lui aussi. Tu as des qualités précieuses, tu serais une excellente femme, et tu as bien fait de me mettre dans la confidence : à nous deux nous pouvons voir; nous pouvons chercher. Voyons : M. Octave, par exemple; il paraît bien amoureux, bien passionné...

ATHÉNAIS.

Vous croyez, mon oncle?

BOISJOLIN.

C'est lui qui m'a fait monter à cheval.

ATHÉNAIS.

N est-ce pas qu'il est gentil? il est riche, il est libre, il est sans parens; ce serait un mari delicieux.

BOISJOLIN.

Achève de lui tourner la tête, ça te regarde... et surtout dépêche-toi! il a dû te faire au moins une déclaration?

ATHÉNAIS.

Non, pas encore; il garde le silence, il est timide; et puis, M. Verdelet ne nous quitte pas.

BOISJOLIN.

Verdelet? serait-ce un concurrent?

ATHÉNAIS.

Lui? du tout! il va se marier. Jamais il ne m'a-

dresse un compliment, au contraire, et je ne conçois rien à sa conduite : il est toujours là, épiant nos gestes, nos paroles.

BOISJOLIN.

C'est vrai! et moi-même, il me regarde d'un air piteux, il a l'air de me plaindre : c'est un homme insupportable.

ATHÉNAIS.

Un importun dont je ne sais comment me débarrasser.

BOISJOLIN.

Sois tranquille, je m'arrangerai de manière... mais à une condition : c'est qu'une fois ton mariage arrêté, nous retournerons à Verdun.

ATHÉNAIS.

Oh! je vous le promets.

BOISJOLIN.

AIR : *Baiser au porteur.*

Tu sais combien cette ville m'est chère!
Mon cœur soupire après le lieu natal...

ATHÉNAIS.

Ne craignez rien ; moi, je serai trop fière,
De leur montrer mon bouquet nuptial (*bis*).
Que ce triomphe excitera d'envie!
Je reviendrai près d'un époux chéri,
Ah! quel plaisir de revoir sa patrie!
Quand on y rentre avec un bon mari...
Oui, je comprends qu'on aime sa patrie,
Quand on y rentre avec un bon mari.

BOISJOLIN.

Silence! le voici!

ATHÉNAIS.

Voyez comme il est triste, le pauvre garçon!

SCENE VII.

BOISJOLIN, OCTAVE, ATHÉNAIS.

OCTAVE.

Madame, voici votre album... (*plus bas*) et si j'osais vous demander une grâce...

ATHÉNAIS.

Laquelle, monsieur Octave?

OCTAVE.

Ce serait d'y jeter les yeux aujourd'hui, tout-à-l'heure, sitôt que vous serez seule.

ATHÉNAIS.

Je vous le promets; mais vous pouviez le garder encore : nous ne partons pas.

OCTAVE, *avec joie.*

Il serait possible!

Deux domestiques entrent par la droite, apportant une table servie, ils la placent à droite sur l'avant-scène.

BOISJOLIN, *passant.*

Ah! enfin voilà le déjeuner. Monsieur Octave veut-il nous faire l'amitié de le partager avec nous? (*Bas à Athénaïs.*) Hein! comme c'est adroit!

OCTAVE.

Quoi, monsieur, vous auriez la bonté...?

BOISJOLIN.

Athénaïs ne prend que du thé, moi, je préfère le solide... vous accepterez bien un verre de Bordeaux? (*A part.*) Si ça pouvait lui délier la langue!

OCTAVE.

En vérité, monsieur, je ne sais si je dois...

ATHÉNAIS, *bas à Octave.*

Acceptez!

Octave pose l'album sur le guéridon à gauche.

OCTAVE.

J'accepte, monsieur, j'accepte.

BOISJOLIN.

Très-bien! mettez-vous là, près de ma femme.

Ils se mettent à table, Athénaïs est au milieu, Octave à sa droite et Boisjolin à sa gauche.

OCTAVE.

Avec plaisir... (*A part.*) Quel changement depuis ce matin!

SCENE VIII.

LES MÊMES, VERDELET.

VERDELET, *du fond.*

Qu'est-ce que je vois là?

BOISJOLIN.

Ah! monsieur Verdelet...

OCTAVE, *à part.*

Il est toujours sur mes talons.

VERDELET, *à part, en descendant.*

Le serpent s'est fait inviter à déjeuner; heureusement ils vont partir.

BOISJOLIN.

Vous nous trouvez en bonnes dispositions.

VERDELET.

Oui, oui... et j'admire l'appétit de la jeunesse il n'y a pas dix minutes que j'ai laissé M. Octave à table d'hôte où il dévorait...

OCTAVE, *cessant de manger.*

Bavard!

VERDELET.

Prenez garde, jeune homme, il ne faut pas vivre trop vite. Je suis un peu médecin.

ATHÉNAIS.

Monsieur n'a cédé qu'à notre invitation, et ça prouve sa complaisance.

VERDELET.

Oui, la complaisance de son estomac.

BOISJOLIN, *à part.*

Laissez-le dire, monsieur Octave, laissez-le dire et allez toujours.

VERDELET.

Pardon de vous avoir dérangés! je venais recevoir vos adieux, et je vois que je me suis trop pressé.

ATHÉNAIS.

En effet! vous aviez le temps : notre départ est différé de quelques jours.

VERDELET.

Comment? vous restez à Bourbonne?

ATHÉNAIS.

Si monsieur veut bien le permettre.

VERDELET, *à part.*

J'aurais dû m'y attendre... pauvre homme! quel aveuglement! mais, morbleu, je les surveillerai, et pour commencer, je m'installe ici.

Il va s'asseoir près du guéridon à gauche.

OCTAVE, *à part.*

Allons, il ne s'en ira pas!

BOISJOLIN.

Athénaïs, qu'est-ce que nous ferons après le déjeuner? Ce matin, il était question de l'ermitage, et si tu y tiens beaucoup...

OCTAVE.

C'est une des curiosités du département.

BOISJOLIN.

Diable! il faut aller voir ça.

OCTAVE.

Toutes ces dames s'en font une fête.

BOISJOLIN.

De la société... raison de plus.

VERDELET.

Vous n'y pensez pas!... et vos jambes!... vous êtes si fatigué...

BOISJOLIN.

Oh! je me sens infiniment mieux... il y a une différence totale.

VERDELET, *à part.*

Je m'en aperçois.

Il prend l'album et le parcourt.

OCTAVE.

D'ailleurs, on peut y aller à cheval.

BOISJOLIN, *vivement.*

Non, non; merci!... à pied... tout doucement... vous donnerez le bras à ma femme.

VERDELET, *à part.*

Ah! c'est trop fort. (*Parcourant l'album.*) Que vois-je?... des mots tracés au crayon. (*Lisant.*) « Madame, je vous adore. »

BOISJOLIN, *se levant de table.*

Quant à vous, monsieur Verdelet...

VERDELET.

Monsieur...

Il pose vivement l'album.

BOISJOLIN.

Je ne vous propose pas de nous accompagner.

ATHÉNAIS.

Et vous faites bien; monsieur a tant d'occupations... quand on est sur le point de se marier.

VERDELET, *se levant.*

Quoi, madame, vous savez?

ATHÉNAIS.

Oui, j'ai appris indirectement.

OCTAVE.

Moi, je l'ignorais, et j'étais loin de m'en douter, je ne vous vois faire la cour à aucune femme.

VERDELET.

C'est que moi, jeune homme, je n'aime à compromettre personne.

BOISJOLIN, *se levant.*

Vite, Athénaïs, allons nous préparer; tu feras un peu de toilette...

OCTAVE.

Je reviens vous prendre dans une demi-heure.

VERDELET, *à part.*

Oh! il faut que j'éclate.

ENSEMBLE.

AIR : *Mire dans mes yeux.*

Oui, le danger est pressant,
Ici, tout m'invite
A l'éclairer au plus vite,
Et voici l'instant.

OCTAVE.

Oui, sans perdre un seul instant,
Ici je vous quitte;
Mais je reviens au plus vite,
Puisque l'on m'attend.

BOISJOLIN *et* ATHÉNAÏS.

Ne perdons pas un instant,
Il faut qu'on se quitte;
Monsieur, revenez bien vite,
Car l'on vous attend.

OCTAVE, *à part.*

Pour moi quelle douce ivresse!

VERDELET, *à part.*

Il faut qu'il ouvre les yeux.

BOISJOLIN, *bas à Athénaïs.*

Que dis-tu de mon adresse?

ATHÉNAÏS.

Mon oncle, c'est merveilleux!

ENSEMBLE.

OCTAVE, *à part.*

Oui, sans perdre un seul instant, etc.

VERDELET, *à part.*

Oui, le danger est pressant, etc.

BOISJOLIN *et* ATHÉNAÏS.

Ne perdons pas un instant, etc.

Athénaïs sort par la gauche, et Octave par le fond.

SCENE IX.

VERDELET, BOISJOLIN.

VERDELET, *retenant Boisjolin au moment où il va sortir.*

Monsieur Boisjolin.

BOISJOLIN.

Monsieur.

VERDELET.

Un mot, s'il vous plaît.

BOISJOLIN.

Plus tard, n'est-ce pas; je suis pressé.

VERDELET.

Ce que j'ai à vous dire l'est bien davantage.

BOISJOLIN.

Voyons donc, de quoi s'agit-il?

VERDELET.

De M. Octave... de ce jeune homme à qui vous faites tant d'amitiés.

BOISJOLIN.

De M. Octave... (*A part.*) Je le vois venir.

VERDELET.

Monsieur Boisjolin, vous êtes un galant homme, un bon mari, doux, confiant.

BOISJOLIN.

Je m'en pique.

VERDELET.

Vous avez une femme jeune, jolie.

BOISJOLIN.

Monsieur.

VERDELET.

Très-jolie... vous pouvez vous en rapporter à moi... je m'y connais!

BOISJOLIN.

J'en suis persuadé ; mais...

VERDELET.

Ah! monsieur, quel esprit, quels yeux! quelle ame! quel trésor!... et comment rester insensible...

BOISJOLIN.

Au fait, monsieur, au fait!

VERDELET.

Une femme bien dangereuse, monsieur, je vous en réponds.

BOISJOLIN.

Ah çà! mais, monsieur...

VERDELET.

Vous devez savoir que dans le siècle où nous respirons il y a une foule de célibataires qui ont une préférence exclusive pour les femmes mariées.

BOISJOLIN.

Après?

VERDELET.

Je suis de ce nombre, monsieur.

BOISJOLIN.

Vous?

VERDELET.

Quand je dis : J'en suis... je devrais dire j'èn fus...

BOISJOLIN.

Ah çà! monsieur...

VERDELET.

Oui, monsieur; et ce qui m'a corrigé, c'est que... mais le temps presse, et je n'aurais pas celui de vous détailler toutes mes infortunes galantes... Je ne vous parlerai pas de ma chute d'un second au-dessus de l'entresol... de mon plongeon dans un étang.... desséché.... de mes deux coups d'épée... idem de pistolets. Je ne sais pas comment j'existe encore. C'est au point, monsieur, que je ne peux pas me trouver en face d'une femme mariée, quand elle est jolie, sans éprouver un tremblement nerveux... je me dis aussitôt : En voilà encore une dont je vais tomber amoureux, et ça ne manque pas; tenez, la vôtre par exemple...

BOISJOLIN.

La mienne... comment, monsieur?

VERDELET.

Il ne faut pas m'en vouloir; c'est plus fort que moi, et je frémis en songeant aux conséquences... Voilà pourquoi vous m'obligeriez beaucoup en mettant M. Octave à la porte.

BOISJOLIN.

M. Octave... qu'est-ce qu'il y a de commun?

VERDELET.

Mais je vous répète qu'il aime votre femme... vous ne m'entendez donc pas... il aime votre femme...

BOISJOLIN.

C'est faux!... et d'ailleurs, quand ça serait... que vous importe?

VERDELET.

Ce qu'il m'importe? mais monsieur, mettez-vous à ma place; entrez un peu dans ma position... Mme Boisjolin est charmante, délicieuse; elle me plaît au-delà de ce qui est possible; cependant je la fuis, je l'évite, je ne veux pas la séduire.

BOISJOLIN.

Bien obligé!

VERDELET.

Mais je veux encore moins la voir séduire par d'autres.

AIR : *Ces postillons, etc.*

Vous le savez, à vous je m'intéresse,
Et je ne puis voir personne en ces lieux
A votre femme exprimer sa tendresse,
Sans ressentir un tourment furieux ;
Chassez, chassez tous ces audacieux !
Oui, leurs projets ont excité ma haine,
Vous voir trompé! j'en mourrais, je le crois :
Cela vraiment me ferait moins de peine,
Si vous l'étiez par moi.

Je vous en préviens, si vous ne veillez pas sur elle, si vous la laissez libre... si enfin j'aperçois des chances, ma foi... je tenterai l'aventure parce que je me dirai... avec un mari comme celui-là... je pourrai peut-être... vous comprenez?

BOISJOLIN.

Par exemple... si jamais vous aviez le malheur...

VERDELET.

C'est ça... vous seriez jaloux de moi... vous rez comme les autres... vous me tuerez...

BOISJOLIN.

Moi?

VERDELET.

Oui, monsieur, vous me tuerez... je m'y connais... je suis un peu médecin; aussi je me résiste tant que je peux... j'emploie les grands moyens... je cherche à me marier, et c'est aussi

par esprit de corps que je vous signale les tentatives de M. Octave, car je vois qu'il avance... il fait des progrès.

BOISJOLIN.

Et moi, je suis certain qu'il n'a jamais dit un mot d'amour à ma femme.

VERDELET.

Parbleu! je le crois bien; j'étais là... toujours là... mais il lui écrit!... et la preuve, la voici... (*Il va prendre l'album.*) Dans cet album, regardez plutôt.

BOISJOLIN, *le prenant.*

Voyons donc.

VERDELET.

Croyez-moi, il faut nous débarrasser de ce gaillard-là.

BOISJOLIN, *lisant.*

« Madame, je vous adore, et vous allez partir..
» ne plus vous voir est au-dessus de mes forces...
» je vous suivrai partout; je m'attache à vos pas;
» plutôt mourir que de vivre loin de vous. »

VERDELET.

Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

BOISJOLIN, *d'un air très-satisfait.*

Dam! c'est passionné, ça m'a l'air d'un amour profond, véritable.

VERDELET.

Voilà tout! Vous n'êtes pas pourpre d'indignation ?

BOISJOLIN.

Si fait, je suis pourpre. (*Relisant.*) « Plutôt » mourir que de vivre loin de vous. » C'est bon à savoir, et dès que je verrai Athénaïs...

VERDELET.

Gardez-vous bien de lui montrer, déchirez plutôt la page.

BOISJOLIN.

Du tout!

VERDELET.

Elle ne se doute peut-être pas...

BOISJOLIN.

C'est égal, c'est pour lui apprendre.

VERDELET.

Mais non, vous avez tort.

BOISJOLIN, *passant.*

Je vais lui faire une scène affreuse.

SCENE X.

ATHÉNAIS, BOISJOLIN, VERDELET.

ATHENAIS.

Me voici; M. Octave n'est pas encore arrivé ?

BOISJOLIN, *lui présentant l'album.*

Tenez, madame, voyez à quoi vous exposent la légèreté et la coquetterie.

ATHÉNAIS.

Qu'y a-t-il donc, monsieur?

BOISJOLIN, *avec colère.*

Lisez, madame. (*Bas.*) Une déclaration de M. Octave.

ATHÉNAIS, *de même.*

Bah! vraiment?

Elle lit tout bas.

BOISJOLIN.

Lisez et rougissez. (*A Verdelet.*) Hein, comme je lui parle.

ATHÉNAIS.

Suis-je donc responsable d'un amour que j'ai fait naître involontairement?

BOISJOLIN.

Involontairement! quand vous ne cessez tous les jours... Vous allez m'irriter, madame.

VERDELET.

Calmez-vous, calmez-vous.

ATHÉNAIS.

En vérité, monsieur, vous êtes d'une injustice.. (*Bas.*) Il va venir, emmenez M. Verdelet.

BOISJOLIN, *de même.*

C'est juste. (*Haut.*) Tremblez, madame, car si vous vous permettiez... si je m'apercevais...

ATHÉNAIS.

Quelle indignité! quelle persécution! O monsieur, vous me ferez mourir.

VERDELET.

Grand Dieu! elle va se trouver mal!

Il passe entre elle et Boisjolin pour la soutenir.

ATHÉNAIS, *assise près du guéridon.*

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi; c'est vous, j'en suis sûre, qui excitez mon mari.

BOISJOLIN, *passant au milieu.*

Oui, laissons-la, sortons, sortons tout de suite.

VERDELET, *bas à Boisjolin.*

Y pensez-vous? la quitter dans un pareil moment...

BOISJOLIN, *de même.*

Oui, oui, je suis très-vif, et je ne répondrais pas...

VERDELET, *de même.*

Mais il va venir, elle l'attend.

BOISJOLIN, *menaçant Athénaïs.*

Je serais capable de me porter à des excès.

VERDELET, *le retenant.*

Eh bien?

BOISJOLIN, *l'entraînant.*

Oui... emmenez-moi, emmenez-moi! (*A Athénaïs.*) Tremblez, madame! (*Retournant à Verdelet qu'il saisit dans ses bras en l'entraînant par le fond.*) Mais emmenez-moi donc!

Ils disparaissent.

SCENE XI.

ATHÉNAIS, *puis* OCTAVE.

ATHÉNAIS, *tenant l'album.*

Il m'aime, il le dit du moins! Ah! s'il était vrai, si je pouvais l'espérer...

OCTAVE, *au fond.*

La voilà! elle tient son album.

ATHÉNAIS, *à part, avec joie.*

C'est lui! (*Haut, d'un ton sévère.*) Quoi! monsieur, vous ici! vous osez encore après ce que je viens de lire...

OCTAVE.

Ah! madame, je suis bien hardi sans doute, mais je ne pouvais tenir à mon incertitude, et quand

j'ai vu votre mari s'éloigner avec M. Verdelet, je suis accouru; il y a si long-temps que je désirais vous voir, vous parler sans témoins...

ATHÉNAIS.

Quelle imprudence! et que vous craignez peu de me compromettre!... Oubliez-vous ma position, mes devoirs, ces liens qui m'engagent?

OCTAVE.

Non, madame, non; je sais trop bien que vous appartenez à un autre, à un homme respectable sans doute, mais que je déteste de tout mon cœur.

ATHÉNAIS.

Monsieur... (*A part.*) Mon pauvre oncle!

OCTAVE.

Oui, madame, je le hais, je le déteste, et s'il avait seulement quarante ans de moins...

ATHÉNAIS.

Taisez-vous, s'il vous entendait... (*A part.*) Il serait enchanté.

OCTAVE.

Eh! puis-je garder le silence, quand je vois une femme jeune comme vous enchaînée à un homme... mais non, j'ai tort, ce n'est pas lui que je dois haïr, c'est le mariage, ce joug absurde et odieux, qui me sépare de vous. Oh! le mariage... j'avais le pressentiment qu'il ferait mon malheur, car je l'ai toujours maudit, je l'ai toujours eu en aversion.

ATHÉNAIS.

Eh bien! par exemple! Mais, monsieur, vous avez d'affreux principes.

OCTAVE.

Oh! non, et vous m'approuvez, j'en suis sûr, au fond du cœur; vous regardez le mariage comme un lien fatal, comme un esclavage insupportable

ATHÉNAIS.

Mais non, monsieur; qu'est-ce que c'est donc que ces idées-là? je l'estime, au contraire, c'est une institution très-belle, et qu'on ne saurait trop encourager.

OCTAVE.

Dites-vous bien ce que vous pensez?

ATHÉNAIS.

Tout-à-fait, monsieur, je tiens à vous en convaincre et à vous faire changer de manière de voir, j'y tiens absolument.

OCTAVE.

Jamais!

AIR : *Pour le trouver, je cours en Allemagne.*

D'aimer une chaîne odieuse
Vous me pressez, madame, vainement,
Car je le vois, elle vous rend heureuse,
Et ce bonheur fait mon tourment;
Quand vous vantez le nœud qui vous engage,
Un tel éloge a droit de m'irriter;
Si je pouvais aimer le mariage,
Vous me le feriez détester.

ATHÉNAIS.

Ah! monsieur...

OCTAVE.

Cependant, madame, si ça peut ous plaire, je dirai que le mariage est ce qu'il y a de plus beau, de plus doux, de plus heureux.

ATHÉNAIS.

A la bonne heure.

OCTAVE.

Mais ce qui est certain, ce que je puis vous jurer par l'amour que j'ai pour vous, c'est que je ne me marierai jamais.

ATHÉNAIS.

Allons, c'est encore pis. Si vous continuez, il n'y aura pas moyen de nous entendre.

OCTAVE.

Ah! je le vois, vous ne m'aimez pas, vous voulez que je me marie.

ATHÉNAIS.

Et pourquoi pas, monsieur? Car enfin, si vous trouviez une femme...

OCTAVE.

Non, madame, il n'y en a qu'une au monde, une seule...

ATHÉNAIS.

Vous voyez bien, en voilà déjà une.

OCTAVE.

Oui, mais celle-là n'est plus libre.

ATHÉNAIS.

C'est égal, supposons qu'elle le soit.

OCTAVE.

Oh! alors, c'est bien différent; je serais trop heureux de l'épouser, de lui consacrer ma vie.

ATHÉNAIS.

Ce ne serait donc plus un lien fatal, un esclavage insupportable?

OCTAVE.

Oh! non; s'unir à celle qu'on aime, c'est commencer une existence pleine de charmes, de délices; une femme dont on est fier...

ATHÉNAIS.

Un mari dont on ne l'est pas moins, un mari que vous présentez avec orgueil à toutes vos amies, (*avec transport, s'oubliant*) qui espéraient déjà que vous ne vous marieriez pas, et qui sont désolées de votre bonheur.

OCTAVE, *qui ne comprend pas.*

Plaît-il?

ATHÉNAIS.

Enfin, on n'est plus seule, plus d'isolement, plus d'ennui, il y a au monde un cœur qui vous aime.

OCTAVE.

Un ange qui sourit ou pleure avec vous.

ATHÉNAIS.

On a un ami qui vous soutient, un cavalier qui vous fait danser.

OCTAVE.

Ah! mon unique soin serait de lui plaire, de l'adorer, de lui prouver ma tendresse.

ATHÉNAIS, *attendrie.*

Monsieur Octave, êtes-vous sincère? seriez-vous vraiment ce que vous dites?

OCTAVE.

Ah! que ne m'est-il permis de le jurer à vos pieds!

Il tombe à genoux.

VERDELET, *paraissant au fond.*

Monsieur Boisjolin! monsieur Boisjolin!

ATHÉNAIS.

M. Verdelet!

Elle sort vivement par la gauche.

OCTAVE.

Le mari!

Il entre dans le placard à droite.

SCENE XII.

VERDELET, *puis* BOISJOLIN.

VERDELET.

Je l'avais prévu! c'était sûr! Et l'autre qui refusait de me croire!

Il s'assied sur un fauteuil à droite.

BOISJOLIN, *arrivant tout essoufflé.*

Eh bien, quoi! qu'est-ce que vous me voulez?

VERDELET.

Ce que je veux!

BOISJOLIN.

Pourquoi me faites-vous courir?

Il se jette sur un fauteuil à gauche.

VERDELET.

Ils étaient là! je les ai surpris ensemble.

BOISJOLIN.

Qui? je ne vois personne.

VERDELET.

Parbleu! ils sont partis; mais il était à ses genoux!

BOISJOLIN, *se levant.*

Vraiment!... et vous en êtes sûr?

VERDELET, *se levant.*

Puisque je l'ai vu!

BOISJOLIN, *avec colère.*

Là!... mais aussi, pourquoi venir à l'improviste?...

VERDELET.

C'est-à-dire que j'ai eu tort de les déranger?

BOISJOLIN.

Enfin, de quoi vous mêlez-vous?

VERDELET.

Ah çà! décidément, vous voulez donc être...?

BOISJOLIN.

Mais, si ça me plaît...

VERDELET.

Allons donc!

BOISJOLIN.

Si ça me plaît...

VERDELET.

C'est indécent ce que vous dites là... mais non, vous plaisantez, vous ne me croyez pas... et je vois bien qu'il faut vous donner des preuves.

Il va vers la porte à droite.

BOISJOLIN, *l'arrêtant.*

De quoi!... où allez-vous?

VERDELET.

Vous montrer M. Octave qui s'est réfugié là.

Montrant le placard.

BOISJOLIN, *se mettant devant la porte.*

Là... dans ce placard?... (*A part.*) Le pauvre garçon! (*A Verdelet.*) Monsieur Verdelet, je vous somme pour la dernière fois de me laisser tranquille.

VERDELET.

Et moi, je veux vous convaincre.

Il veut passer.

BOISJOLIN, *lui barrant le passage.*

Vous ne passerez pas, je suis chez moi.

VERDELET.

Mais c'est de l'obstination!

BOISJOLIN.

Vous me fatiguez, vous m'obsédez... sortez d'ici.

VERDELET.

Voilà qui est fort!

BOISJOLIN.

Ah çà! sortirez-vous?

VERDELET, *avec résolution.*

Eh bien! oui... eh bien, oui, je sors, et puisque vous me chassez...

BOISJOLIN.

Allez au diable!...

VERDELET.

C'est ça!... bravo!... tant mieux!... je suis bien bon, après tout, de me tourmenter pour vous, de m'exposer à vos violences, quand je devrais m'occuper de mon mariage... adieu.

Fausse sortie.

BOISJOLIN.

Ah! enfin...

VERDELET.

Mais vous n'en réchapperez pas. (*Boisjolin court se remettre devant le placard.*) Vous n'en réchapperez pas, je vous le prédis, je suis un peu médecin.

BOISJOLIN.

Vous n'êtes pas parti?

VERDELET.

Sortons, car ma patience est à bout...

ENSEMBLE.

AIR : *O rage! après cette offense* (Bobèche et Galimafré, deuxième acte.)

Ah! je suis d'une colère!
Voyez quel aveuglement;
Ce vieillard me désespère,
Il est né pour mon tourment.

BOISJOLIN.

Ah! je suis d'une colère!
Voyez quel entêtement;
C'est un affreux caractère,
Il est né pour mon tourment.

VERDELET.

Adieu... mais en quittant la place,
Je vous le dis encor pour faire mon devoir :
Le plus grand malheur vous menace.

BOISJOLIN.

Ah! le plus grand de tous est celui de vous voir.

ENSEMBLE.

Ah! je suis d'une colère, etc.

VERDELET.

Ah! je suis d'une colère, etc.

Il sort.

SCENE XIII.

BOISJOLIN, *puis* OCTAVE.

BOISJOLIN, *allant ouvrir la porte du placard.*

J'ai cru que je ne pourrais pas m'en débarrasser. (*Ouvrant la porte.*) Venez donc, monsieur, je vous attends.

OCTAVE, *passant devant lui, prend la gauche.*

De grâce, monsieur, point de bruit, point d'éclat...

BOISJOLIN.

Ce n'est pas mon intention... (*Avec intérêt.*) Qu'avez-vous? est-ce que...

OCTAVE.

Oui, monsieur, j'en conviens... l'émotion, la crainte, non pour moi, mais pour celle que ma témérité a compromise, car malgré les apparences je suis seul coupable, je vous le jure... mais je n'ignore pas ce qu'exige une pareille offense, et je suis à vos ordres.

BOISJOLIN.

Comment?

OCTAVE.

L'heure, le lieu, les armes, réglez tout comme il vous conviendra...

BOISJOLIN.

Un instant!... un instant!

OCTAVE.

Je sais ce que je dois à votre âge... je ménagerai vos jours!

BOISJOLIN.

En voilà encore un qui va m'ennuyer!... Jeune homme, voulez-vous bien me laisser parler!...

OCTAVE.

Parlez, monsieur, je vous écoute!

BOISJOLIN.

Ah! ça n'est pas malheureux! (*A part.*) Comment diable lui tourner ça? (*Haut.*) Avant tout, monsieur Octave, promettez-moi de me répondre sans détour et la main sur la conscience.

OCTAVE.

Soit, monsieur, je vous le promets!

BOISJOLIN.

Monsieur Octave, aimez-vous sincèrement... ma femme?

OCTAVE.

Monsieur... une pareille question!

BOISJOLIN.

Vous m'avez promis de me répondre avec franchise... et j'ai besoin de savoir, si vous êtes réellement amoureux d'elle... si ce n'est pas un simple caprice.

OCTAVE.

Un caprice!... oh! non, je mentirais si je vous le disais. C'est une passion insurmontable... Oui, monsieur, vengez-vous!... tuez-moi, vous le devez, car je l'aime plus que tout au monde, et vous, monsieur, vous qui êtes son mari...

BOISJOLIN.

Vous ne pouvez pas me souffrir, il n'y a pas de mal!... Ainsi, je puis compter que si Athénaïs était veuve...

OCTAVE.

Plut au ciel qu'elle le fût!...

BOISJOLIN.

Très bien!... vous l'épouseriez?....

OCTAVE.

Ah! ce serait mon plus grand bonheur!...

BOISJOLIN, *lui tendant la main.*

Oui? touchez là...

OCTAVE.

Je ne saurais comprendre...

BOISJOLIN.

J'entends par là que si vous voulez épouser Athénaïs, je ne m'y oppose pas...

OCTAVE.

Vous... son mari?

BOISJOLIN.

J'ai toujours été garçon!

OCTAVE.

Et votre femme?

BOISJOLIN.

Ma femme aussi, (*se reprenant*) demoiselle.

OCTAVE.

Demoiselle?...

BOISJOLIN, *à part.*

Le mot est lâché!

OCTAVE.

Et vous, monsieur, qui êtes-vous donc?

BOISJOLIN.

L'oncle d'Athénaïs!

OCTAVE.

Son oncle!

BOISJOLIN.

Voulez-vous encore vous battre avec moi?

OCTAVE.

Ah! monsieur!... que d'excuses!... elle est demoiselle!... j'étais loin de m'attendre!... (*Avec embarras.*) Mais consentira-t-elle?

BOISJOLIN.

Ah! pour ça, je ne réponds de rien! et pour la décider, je vous conseille de lui parler vous-même.

OCTAVE.

J'ai peur à présent!... ce que vous venez de me dire... (*A lui même.*) Demoiselle... (*Haut.*) Si elle allait me refuser...

BOISJOLIN, *d'un ton incrédule.*

Oh! (*se reprenant*) dam...

OCTAVE.

Je crois qu'il vaut mieux lui écrire.

Il se met à la table.

BOISJOLIN.

Soit, écrivez-lui d'abord...

OCTAVE.

C'est que... je ne sais...

BOISJOLIN.

Oui, oui, je conçois... eh bien! mettez-vous là, je vais vous dicter. « Mademoiselle, vous êtes la » seule femme que j'aime, la seule que j'aie » jamais aimée. »

OCTAVE, *à part.*

Pauvre Cécile!

BOISJOLIN.

Vous en avez peut-être aimé d'autres, mais c'est égal, ça lui fera plaisir; je continue! « Mon » sort est entre vos mains, ne me condamnez pas » au désespoir en refusant de vous unir à moi, » dont le cœur vous appartient pour la vie. » Et signez. (*A part.*) Il signé! Excellent jeune homme!

OCTAVE.

J'ai fini... Dieu, la voilà!

SCENE XIV.

OCTAVE, ATHÉNAIS, BOISJOLIN.

BOISJOLIN.

Viens donc, ma chère Athénaïs, tu ne pouvais arriver plus à propos, j'ai tout dit à monsieur Octave!

ATHÉNAIS.

Quoi! monsieur est instruit?...

OCTAVE.

Oui, mademoiselle!... et maintenant, prononcez! mon bonheur ne dépend que de vous!

ATHÉNAIS.

Comment! que voulez-vous dire?

BOISJOLIN.

Monsieur t'écrivait à l'instant pour te demander ta main.

ATHÉNAIS.

Il serait possible!

OCTAVE.

Oui, mademoiselle, la voilà, cette lettre. (*Il la lui présente.*) Prenez-la si vous m'aimez un peu...

ATHÉNAIS.

Monsieur, une proposition aussi imprévue...

OCTAVE.

Vous refusez?

ATHÉNAÏS, *prenant la lettre.*

Je ne dis pas cela.

BOISJOLIN.

Elle accepte!

OCTAVE, *avec contrainte.*

Ah! que vous êtes bonne!... vous serez donc à moi... vous serez ma femme!... Je suis impatient d'apprendre mon bonheur à tout le monde...

ATHÉNAIS.

Un instant, monsieur Octave, n'allons pas si vite... Jusqu'à présent on m'a cru mariée... c'est un mystère que je vous expliquerai plus tard... mon oncle et moi nous avions pour cela des raisons...

BOISJOLIN.

Oui, des raisons majeures!

ATHÉNAIS, *l'interrompant vivement.*

Et je tiens à ce que personne, excepté vous, ne soit dans le secret...

OCTAVE.

Ça suffit... je me tairai.

ATHÉNAIS.

D'un autre côté, mon oncle a le plus grand désir de retourner chez lui... et si vous n'y voyez pas d'obstacle, notre mariage se fera à Verdun, où nous avons nos connaissances, nos amis...

OCTAVE.

Je suis prêt à vous suivre partout...

BOISJOLIN.

Eh bien! partons tout de suite... le temps de commander des chevaux, une voiture..

OCTAVE.

Oh! oui, partons... (*A part.*) Il le faut; car si je rencontrais Cécile...

BOISJOLIN.

Nos malles seront bientôt faites.

OCTAVE.

Je cours tout préparer.

AIR *de Un de plus.*

Mon impatience est extrême,
Non, rien ne saurait m'arrêter;
Que ne suis-je au moment suprême
Où je ne dois plus vous quitter!

ENSEMBLE.

OCTAVE.

Mon impatience est extrême, etc.

BOISJOLIN *et* ATHÉNAIS.

Notre impatience est extrême,
Non, rien ne doit nous arrêter;
Il faut partir à l'instant même
Afin de ne plus nous quitter.

Octave sort en courant.

SCENE XV.

ATHÉNAIS, BOISJOLIN.

BOISJOLIN.

Enfin te voilà mariée!... Je vais faire nos paquets...

Fausse sortie.

ATHÉNAIS.

Mon oncle, racontez-moi donc comment ça s'est passé?

BOISJOLIN.

Avec M. Octave... très-bien!

ATHÉNAÏS.

Quand il a su que j'étais demoiselle, il n'a pas été effrayé?

BOISJOLIN.

Du tout!

ATHÉNAÏS.

Bon jeune homme!... Ah! c'est qu'à son âge on obéit aux premiers élans du cœur.

BOISJOLIN.

Oui... pourvu que la réflexion... je vais faire mes paquets.

Fausse sortie.

ATHÉNAIS.

Oh! oui, partons!

BOISJOLIN.

A propos, si tu vois M. Verdelet, sois discrète avec lui surtout... car, je t'en préviens, c'est un rival.

ATHÉNAIS.

Lui ! comment ?

BOISJOLIN.

Il t'aime... il en perd la tête.

ATHÉNAIS.

Il m'aime, ce pauvre homme ! et ça m'explique sa conduite... son espionnage continuel.

BOISJOLIN.

S'il apprenait que M. Octave part avec nous, j'aurais encore à soutenir une scène... Je vais faire mes paquets...

Il sort à gauche.

SCENE XVI.

ATHÉNAIS, *seule.*

Il m'épousera... il me l'a dit... il était sincère ! mais voyons donc ce qu'il m'écrivait. (*Elle lit la lettre.*) « Mademoiselle, vous êtes la seule femme » que j'aime, la seule que j'ai jamais aimée. » Oh ! oui, il m'aime réellement... Encore quelques jours, et nous serons mariés !... On m'appellera madame ! madame !... Quel joli mot ! c'est peut-être un enfantillage... mais il me sera bien doux de l'entendre prononcer ! — Comment se porte madame? Madame est un peu pâle ce matin ! Et le mari de madame?...—Le voilà, madame !—Ah ! j'en félicite madame... un jeune homme charmant !... — Mon Octave n'a que vingt-trois ans, madame ! — Hum ! il est bien jeune, madame ! — Je ne m'en plains pas, madame ! Comme elles vont enrager... Eugénie surtout, qui a épousé un veuf avec trois enfans... et Mathilde, si fière de son gros major, qui a une jambe de bois... Eh bien ! non ! je ne serai pas méchante, je n'aurai pas l'air trop heureux, de peur de les humilier... je leur présenterai seulement mon mari... ça suffira... elles en mourront de jalousie.

SCENE XVII.

ATHÉNAIS, CÉCILE.

CÉCILE.

Ah ! vous voilà, madame ! grâce à Dieu, vous n'êtes pas partie ! car sans vous je n'aurais plus d'espoir.

ATHÉNAIS.

Quel dommage ! moi, je suis si heureuse !... Mais il y a donc du nouveau ?

CÉCILE.

Oui, madame ! M. Verdelet est entré tout-à-l'heure chez ma mère, et quand j'ai vu que l'entretien se prolongeait, j'ai eu peur, j'ai voulu savoir...

ATHÉNAIS.

Et tu as écouté ?

CÉCILE.

Il le fallait bien, pour entendre... Il demandait ma main, et ma mère la lui a promise... Vous voyez bien que tout est perdu si vous ne venez à mon secours.

ATHÉNAIS.

Pauvre petite !... Ce serait bien volontiers ; mais que puis-je faire ?... par quel moyen ?

CÉCILE.

Il n'y en a qu'un ! c'est de parler à ma mère ; elle vous estime beaucoup... elle vous écoutera : dites-lui que je n'aime pas M. Verdelet, que j'en aime un autre, que je ne puis aimer que M. Octave...

ATHÉNAIS.

M. Octave !...

CÉCILE.

Oui, madame, c'est lui !... Ne vous l'ai-je pas dit? c'est lui qui me donne tant de chagrin.

ATHÉNAIS.

Vous l'aimez?... et depuis quand ? Comment cet amour est-il venu ?

CÉCILE.

Oh ! je ne sais... il y a long-temps ! mais c'est surtout depuis l'année dernière. Il était malade ; un ami commun l'amena ici chez ma mère.

AIR :

Moi, sans écouter la prudence,
J'étais son guide et son appui,
Et, pour alléger sa souffrance,
J'étais sans cesse auprès de lui.
A ce devoir m'adonnant sans réserve,
Grâce à mes soins, me disais-je, il vivra,
Ce qu'aujourd'hui je lui conserve,
Son cœur un jour me le rendra.

ATHÉNAÏS.

Et M. Octave fut touché de vos soins... Il est probable que la reconnaissance...

CÉCILE.

Ah ! oui madame, il fut bien reconnaissant d'abord... malheureusement à cette époque-là, il vint aux eaux une belle dame, bien coquette, bien brillante... et M. Octave me quitta pour lui faire la cour.

ATHÉNAIS.

Quoi ! l'année dernière !

CÉCILE.

Oui, madame. N'est-ce pas que c'est bien mal à une étrangère de venir comme ça nous enlever nos maris, surtout dans un pays qui n'en produit pas déjà trop ! Cette année-ci, voilà que ça recommence. Et pourtant il m'aime au fond.

ATHÉNAIS.

Il vous aime ? Permettez-moi d'en douter : tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent m'annonce le contraire.

CÉCILE.

Ah ! si fait ! Je l'ai bien vu tout-à-l'heure pendant qu'il me parlait.

ATHÉNAIS.

Ah ! vous l'avez rencontré ?

CÉCILE.

Oui, dans le jardin où je m'étais enfuie pour cacher mes larmes. Et quand il a su que j'allais

me marier, que j'allais épouser M. Verdelet : « Vous marier, vous, Cécile! » Et il est devenu pâle! pâle... j'ai cru qu'il se trouvait mal.

ATHÉNAIS.

Ah! vraiment?

CÉCILE.

Puis tout-à-coup il m'a regardée d'un air... oh! mais d'un air si triste; et il s'est éloigné brusquement.

ATHÉNAIS, *à part.*

Il serait possible! Octave!

CÉCILE.

Vous voyez bien qu'il m'aime encore; et si vous vouliez, madame, si vous aviez la bonté de m'aider un peu, car, je n'espère plus qu'en vous, madame.

ATHÉNAIS, *avec impatience.*

Madame! madame! on dirait qu'elle le fait exprès.

CÉCILE.

Vous qui avez tant d'esprit, tant d'empire sur tout le monde, madame.

ATHÉNAIS.

Eh! mademoiselle, vous n'y pensez pas; me mêler d'une pareille affaire, m'occuper de votre mariage, comme si je n'avais pas assez de songer... (*Se reprenant.*) Enfin, mademoiselle, il m'est impossible de vous être utile.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu! comme vous me parlez maintenant! Vous aurai-je offensée sans le savoir?

ATHÉNAIS.

Moi? non, non, assurément. (*A part.*) Au fait, ce n'est pas sa faute, les confidences de cette petite fille m'ont bouleversée à un point... (*Haut.*) Je verrai, je réfléchirai.

CÉCILE.

Oh! oui, n'est-ce pas? vous parlerez à ma mère, vous lui direz que je serais malheureuse avec M. Verdelet; qu'il est trop vieux pour moi.

AIR : *Dès le matin c'est la laitière* (Comtesse du Tonneau).

Daignez vous rendre à ma prière,
Un mot de vous me sauvera.
Oui, rappelez bien à ma mère
Tout ce que je vous ai dit là.
Ah! dites-lui bien
Qu'il ne faut en rien
Contraindre une fille
Quand elle est gentille,
Qu'avec des maris
Trop mal assortis
On forme des nœuds
Toujours malheureux.
Ah! dites-lui bien
Que dans ce lien,
Malgré les sermens
Et les sentimens,
Il faut qu'au jeune âge
L'amour nous engage,
Ou bientôt la paix
Nous fuit pour jamais.
J'en conviens tout net
Et s'il m'épousait,
Monsieur Verdelet
S'en repentirait.
Ce serait bien fait,
Et s'il m'épousait,
Monsieur Verdelet
S'en repentirait.

ATHÉNAIS.

Voici M. Verdelet.

CÉCILE.

Ah! madame, je vous en prie, commencez par lui; et si vous voyez M. Octave...

ATHÉNAIS, *avec un peu d'impatience.*

C'est bien! (*A part.*) Je vois ce que j'ai à faire.

SCENE XVIII.

ATHÉNAIS, CÉCILE, VERDELET.

VERDELET.

Mille pardons, madame, de vous importuner, je cherchais Mlle Cécile.

CÉCILE.

Moi, monsieur?

VERDELET.

Oui; Mme votre mère vous demande à l'instant. (*A part.*) C'est fini, je l'épouse.

CÉCILE, *bas à Athénaïs.*

Vous l'entendez, il n'y a pas de temps à perdre.

VERDELET.

Mademoiselle Cécile, Mme votre mère...

CÉCILE.

J'y vais, monsieur.

VERDELET.

Permettez-moi de vous accompagner.

ATHÉNAIS.

Non, non, restez, monsieur, s'il vous plaît.

VERDELET.

Moi, madame?

ATHÉNAIS.

J'ai à vous parler.

VERDELET, *à part.*

Un tête-à-tête avec elle; je ne peux cependant pas : ce serait d'une grossièreté...

CÉCILE, *bas à Athénaïs.*

Je me recommande à vous!

ATHÉNAIS, *bas à Cécile.*

Laissez-nous et comptez sur mon amitié.

Cécile sort par le fond.

SCENE XIX.

ATHÉNAIS, VERDELET.

ATHÉNAIS, *s'asseyant à gauche.*

Monsieur Verdelet?

VERDELET.

Madame? (*A part.*) Sa voix me remue jusqu'au fond de l'ame!

ATHÉNAIS.

Veuillez vous asseoir!

VERDELET.

Oui, madame.

Il va s'asseoir de l'autre côté du théâtre.

ATHÉNAIS.

Où allez vous donc? je ne peux pas causer d'aussi loin! Ici, près de moi.

VERDELET, *à part.*

A côté d'elle! Tâchons de me contenir!

Il vient s'asseoir tout près d'elle.

ATHÉNAIS, *se reculant.*

Maintenant, c'est trop près!

VERDELET.

Oui, c'est vrai, pardon!

ATHÉNAIS.

Monsieur Verdelet?

VERDELET.

Parlez, madame, quel service serais-je assez heureux...

ATHÉNAIS.

Il ne s'agit pas de moi.

VERDELET.

Tant pis, madame, tant pis! J'espérais... j'aurais préféré...

ATHÉNAIS.

Je veux vous parler de Cécile dont vous recherchez la main!

VERDELET.

Je l'avoue, madame!

ATHÉNAIS.

Je ne vous demande pas si vous l'aimez.

VERDELET.

Je pense qu'elle le mérite.

ATHÉNAIS.

Oh! oui, plus que personne!

VERDELET.

Plus que personne... c'est beaucoup dire... il en est d'autres... il en est une surtout... (*A part.*) Dieu! j'allais me trahir!... (*Haut.*) Oui, madame, vous avez raison... plus que personne.

ATHÉNAIS.

Et Cécile? êtes-vous bien sûr que son cœur...

VERDELET.

Oui, madame, elle m'aimera tôt ou tard!... et pourquoi ne m'aimerait-elle pas?... J'aurai pour elle tant d'égards, tant d'attentions! Une fois marié, mon temps, mes soins, ma fortune seront employés à la rendre heureuse... il faudra qu'elle le soit, et moi aussi, ou j'aurai bien du malheur.

ATHÉNAIS.

Monsieur Verdelet, regardez-moi un peu!

VERDELET.

Comment, madame, vous exigez?...

ATHÉNAIS.

Je vois dans vos yeux que vous ne me dites pas toute la vérité!

VERDELET.

O ciel! auriez-vous deviné?

ATHÉNAIS.

J'ignore si vous aimez quelqu'un; mais à coup sûr ce n'est pas Cécile, qui à son tour n'est pas mieux disposée pour vous. Ainsi vous voyez que ce mariage-là n'aurait pas le sens commun!

VERDELET.

Vous croyez, madame?

ATHÉNAIS.

Cécile est trop jeune, et vous, monsieur, en y regardant de près vous avez déjà des cheveux gris.

VERDELET.

Très-peu; on les compterait.

ATHÉNAIS.

Ah! quand on les compte c'est qu'il y en a! d'un autre côté, si j'ai bien observé votre caractère, Cécile n'est pas du tout ce qui vous convient.

VERDELET.

C'est possible!... mais que voulez-vous? faute de mieux!...

ATHÉNAIS.

Savez-vous la femme qu'il vous faudrait?

VERDELET.

Si je le sais?... oh! oui, je le sais; je ne le sais que trop!

ATHÉNAIS.

Une femme qui vous dirige, qui vous mène... vous avez besoin d'être mené.

VERDELET.

Quelle pénétration... eh bien, oui, madame, vous avez raison, j'ai besoin d'être mené... je dirai plus, j'aurais besoin d'être mâté...

ATHÉNAIS.

Ça ne serait pas bien difficile!... vous avez d'excellentes dispositions; de la confiance... de la sensibilité!...

VERDELET.

Hélas! trop de sensibilité!... c'est ce qui m'a toujours égaré... c'est là ce qui m'égare encore... et si je ne me marie pas sur-le-champ... je suis un homme perdu.

ATHÉNAIS.

Mariez-vous, monsieur, mariez-vous; mais pas avec une petite fille qui elle-même a besoin d'un guide. Vous en trouverez mille autres qui, à sa place...

VERDELET, *rapprochant sa chaise.*

A sa place?

ATHÉNAIS, *reculant.*

Restez donc à la vôtre! Je dis que plus d'une femme consentirait à vous confier son avenir!

VERDELET.

Quoi!... vous auriez la bonté de penser...

ATHÉNAIS.

Sans doute!.,.. Vous êtes un bon enfant.... je vous trouve une physionomie heureuse...

VERDELET, *se levant et plaçant sa chaise au fond.*

Assez, madame, assez, au nom du ciel!

ATHÉNAIS, *se levant et prenant la droite de la scène.*

Qu'avez-vous donc?

VERDELET.

Ce que j'ai, madame?... ce que j'ai... je ne sais pas ce que j'ai!... c'est un mal... une folie dont je ne pourrai jamais me guérir.

ATHÉNAIS.

Oh! vous êtes un peu médecin.

VERDELET.

Ah! ne riez pas, madame! plaignez-moi plutôt, car au moment où je vous parle, je voudrais être à cent lieues de vous.

ATHÉNAIS.

Ah çà! je vous fais donc peur?

VERDELET.

Eh bien, oui, madame!

AIR *de la Vieille.*

Oui, votre présence m'enchante,
Je frissonne et brûle à la fois.
Ah! que n'êtes-vous moins charmante!
Je tremble au son de votre voix,
Hélas! en vous tout m'épouvante!
Je vous cherche, et quand je vous vois
Je voudrais fuir au fond des bois.
Ah! pardonnez, madame, à mon délire;
Ce que je sens, je ne puis le décrire,
Expliquez-moi cet étrange martyre.

Saisissant vivement sa main qu'il pose sur son cœur.

Que votre main ici daigne me dire
Si c'est la peur ou si c'est le bonheur (*bis*),
Qui fait ainsi battre mon cœur?
Ah! je le vois, c'est le bonheur
Qui fait si fort battre mon cœur.

ATHÉNAIS.

Ah! ah! ah!... savez-vous bien que je pourrais prendre ça pour une déclaration?

VERDELET.

Une décla... non jamais... ou plutôt, si... puisqu'elle est lancée, je ne la retire pas... Oui, je brave tout! je me livre à ma destinée... d'ailleurs je l'ai prévenu; il n'aura rien à dire.

Il se jette à ses genoux.

SCENE XX.

LES MÊMES, BOISJOLIN, *entrant à droite.*

BOISJOLIN.

Est-il posssible?

VERDELET.

Là!... qu'est-ce que je disais! ma sensibilité m'a égaré.

BOISJOLIN.

Comment, monsieur, c'est vous qui... vous êtes un fourbe, un hypocrite...

VERDELET.

Ah! monsieur Boisjolin!... ne le croyez pas... madame, depuis ce matin je ne cesse de lui dire: j'aime votre femme, j'adore votre femme; pour Dieu! ne me laissez pas avec votre femme.

BOISJOLIN.

Vous m'aviez promis de ne pas revenir... pourquoi êtes-vous chez moi?

VERDELET.

Et vous, pourquoi n'y êtes-vous pas?... c'est votre faute!... mais à présent que je me suis déclaré, je ne recule plus... traînez-moi devant les assises... traînez-moi devant la sixième chambre, ça m'est égal, je ne m'en dédis pas.

BOISJOLIN.

Et vous, Athénaïs!... quelle imprudence!... si un autre que moi vous avait surpris... M. Octave, par exemple.

VERDELET.

M. Octave?

BOISJOLIN.

Certainement! ça aurait pu faire manquer...

VERDELET.

Manquer!... qnoi donc?

ATHÉNAIS.

Silence! le voici!

SCENE XXI.

LES MÊMES, OCTAVE.

BOISJOLIN, *bas à Verdelet.*

Pas un mot!... car s'il venait à soupçonner... il vous tuerait!

VERDELET.

Lui!... et de quel droit?

BOISJOLIN.

Venez; suivez-moi dans ma chambre.

VERDELET.

Encore les laisser ensemble!

BOISJOLIN.

Venez, vous dis-je! et, puisqu'il le faut, je vous dirai tout.

ATHÉNAIS, *bas à Verdelet.*

Allez, M. Verdelet, je vous en prie...

VERDELET.

Elle m'en prie... grands dieux!... qu'est-ce que ça peut être?

SCENE XXII.

OCTAVE, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS, *à part.*

Le voici! Si je n'écoutais que ma colère!...

OCTAVE, *à part en entrant, du fond.*

Pauvre Cécile! Allons, il est trop tard!

ATHÉNAIS.

Ah! c'est vous, monsieur...

OCTAVE.

Oui, mademoiselle; je venais... j'accourais vous annoncer que tout est prêt pour le départ!

ATHÉNAIS.

Déjà?

OCTAVE.

C'était convenu... et d'ailleurs il m tarde d'être loin d'ici.

ATHÉNAIS.

Ah! vraiment? Ainsi vous êtes toujours disposé à me suivre?

OCTAVE, *contraint.*

Pourriez-vous en douter! n'avez-vous pas ma parole!

ATHÉNAIS, *à part.*

Sa parole!... (*Haut.*) Monsieur Octave, réfléchissez encore... Et si plus tard vous deviez vous repentir... si en vous éloignant vous aviez des regrets...

OCTAVE.

Moi!... des regrets... Un pareil soupçon!...

ATHÉNAIS.

Non, non, je n'en ai aucun... et pour me rassurer, il me suffirait de relire votre lettre... cette lettre que je veux conserver toujours... (*Elle lit.*) « Mademoiselle, vous êtes la seule femme que j'aime... mon cœur vous appartient pour la vie. » Vous étiez sincère en l'écrivant, n'est-ce pas, monsieur?...

OCTAVE.

Ah! mademoiselle, soyez-en certaine!

ATHÉNAIS.

Mais à présent, l'écririez-vous encore?

OCTAVE.

A présent?

ATHÉNAIS.

Jurez-moi, et je vous croirai... jurez-le moi... (*Montrant Cécile qui arrive par le jardin.*) Tenez, devant Mlle Cécile que j'aperçois.

OCTAVE, *à part.*

Cécile!

ATHÉNAIS.

Vous hésitez?

OCTAVE.

Non, mademoiselle... mais...

ATHÉNAIS.

C'est bien... n'achevez pas. (*A part.*) Si je l'avais aimé, pourtant!

Allant au-devant de Cécile qui entre toute éplorée.

SCENE XXIII.

OCTAVE, ATHÉNAIS, CÉCILE.

CÉCILE, *entrant du fond.*

Madame! madame... il va partir! les chevaux sont à la voiture.

OCTAVE, *à part.*

Pauvre Cécile!

CÉCILE, *l'apercevant.*

Ah! le voilà!

ATHÉNAIS.

Rassure-toi, Cécile! cette voiture est pour moi. M. Octave reste.

OCTAVE.

Moi!... Que signifie?...

ATHÉNAIS.

Il reste, parce qu'il ne peut pas se séparer de toi..... il me le disait encore tout-à-l'heure... et voilà... (*elle hésite*) une lettre dont il m'avait chargée.

Elle lui donne la lettre.

OCTAVE, *bas.*

Que faites-vous?

ATHÉNAIS, *de même.*

Oserez-vous démentir?...

OCTAVE, *à part.*

Elle savait tout!

CÉCILE, *qui a parcouru la lettre.*

Quoi! monsieur Octave, vous m'aimez toujours?... vous voulez m'épouser?

ATHÉNAIS.

Oui, et le plus tôt possible, monsieur.

Elle fait passer Cécile près d'Octave.

SCENE XXIV.

OCTAVE, CÉCILE, ATHÉNAIS, VERDELET, BOISJOLIN.

VERDELET.

Non, non, ce mariage ne se fera pas! je m'y oppose!

CÉCILE.

Monsieur Verdelet...

VERDELET.

Je me couperai plutôt la gorge avec M. Octave.

BOISJOLIN.

Mais c'est affreux!... vous abusez de ma confiance!

VERDELET.

Non, je vous le répète, je ne souffrirai pas...

OCTAVE.

C'est ce que nous verrons, monsieur. Au surplus, j'ai déjà son consentement, et sa mère va décider entre nous!

VERDELET.

Sa mère!... (*A Athénais.*) Vous avez une mère? (*A Boisjolin.*) Vous ne m'aviez pas dit qu'elle avait une mère?

BOISJOLIN.

Ah çà! de qui parlez-vous? Je n'y suis plus, moi... je n'y suis plus du tout!

ATHÉNAÏS.

En effet, monsieur Verdelet, vous m'étonnez?... Et après ce que vous m'avez dit, j'ai cru que vous renonceriez facilement à Cécile.

VERDELET.

A Cécile!

ATHÉNAÏS.

Voilà pourquoi, en votre absence, je me suis permis de la marier.

VERDELET.

Comment! elle aussi?...

ATHÉNAÏS.

Elle épouse M. Octave!

BOISJOLIN.

Qu'est-ce que j'entends?

VERDELET.

Il serait vrai ?

OCTAVE.

Vous le voyez bien... et si vous voulez encore me la disputer !...

VERDELET.

Non, non, je ne dispute plus rien, je croyais que c'était mademoiselle...

CÉCILE.

Mademoiselle !

ATHÉNAIS, *bas.*

Taisez-vous !

VERDELET.

Oui, je me tais... Dieu ! je suis trop heureux... je n'y vois plus... mes idées s'embrouillent...

BOISJOLIN.

Si j'y comprends quelque chose !...

VERDELET.

Monsieur Boisjolin, je vous demande la main de votre nièce !

BOISJOLIN.

Ma foi, adressez-vous à elle !

VERDELET.

Mademoiselle, je vous demande la main de votre oncle !...

ATHÉNAIS.

Ah ! ah ! ah ! ah !

VERDELET.

Ah ! pardon, pardon !... la joie... le délire...

ATHÉNAÏS, *lui tendant la main.*

Tenez, monsieur !

VERDELET.

Elle consent !... je suis son mari !... j'en perdrai la tête; heureusement je suis un peu médecin.

BOISJOLIN, *à part.*

Enfin en voilà un... ce n'est pas sans peine !

CHOEUR.

AIR : *Portier, je veux de tes cheveux.*

Destin favorable,
Bientôt les doux nœuds
D'un lien aimable,
Vont combler { nos / leurs } vœux:

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.